

Notices sur les officiers de santé de la Grande Armée, morts en Allemagne, victimes de leur zèle, depuis le 1. vendemiaire an XIV., jusqu'au 1. février 1806.

Contributors

Coste, Jean-François, 1741-1819.
Royal College of Surgeons of England

Publication/Creation

Augsbourg : De l'impr. de J.B. Roesl, [1806]

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/xadbuw5q>

Provider

Royal College of Surgeons

License and attribution

This material has been provided by This material has been provided by The Royal College of Surgeons of England. The original may be consulted at The Royal College of Surgeons of England. where the originals may be consulted. This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>

NOTICES

SUR

LES OFFICIERS DE SANTÉ

DE

LA GRANDE ARMÉE,

MORTS EN ALLEMAGNE,

VICTIMES DE LEUR ZÈLE,

DEPUIS LE 1. VENDEMAIRE AN XIV., JUSQU'AU

1. FÉVRIER 1806.

DECORUM EST PRO PATRIA MORI.

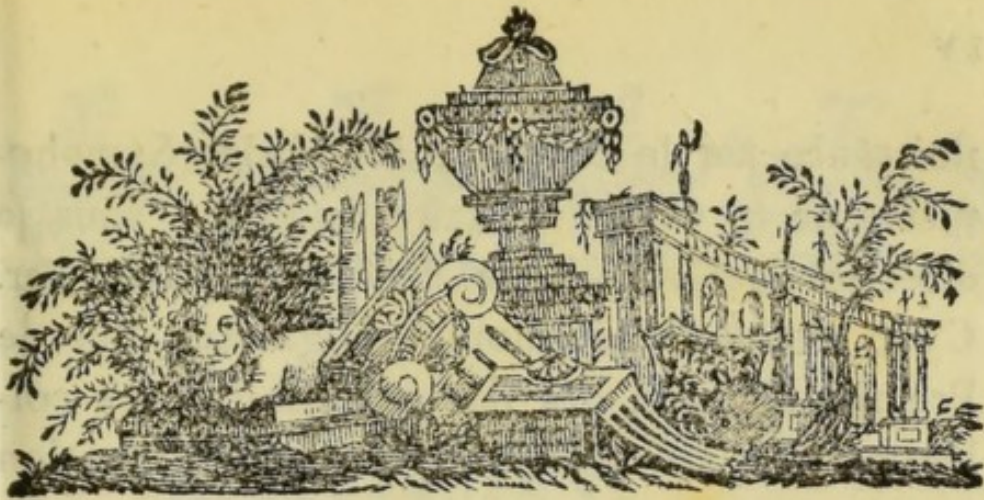
HOR. OD. III. 2.

A AUGSBOURG,

DE L'IMPRIMERIE DE J. B. ROESL.

Digitized by the Internet Archive
in 2016

<https://archive.org/details/b22308209>



L'ASSASSINAT du Chirurgien-major du 10^e. Régiment de Hussards a mis le comble à la douleur des Officiers de santé de la Grande Armée. Il a renouvelé le souvenir des pertes qu'ils ont éprouvées et reveillé leurs craintes sur celles dont ils sont menacés.

L'idée pieuse d'une expiation consolante a dû être accomplie avant de quitter le pays qui a été le théâtre de la gloire de tous les Français et du deuil de plusieurs.

A cette intention les R. R. P. P. de la Miséricorde de Linz ont offert leur maison avec la générosité et la cordialité qu'ils avoient rapportées à recevoir les malades et les blessés de la grande armée. Ils ont bien voulu célébrer le 25. Janvier 1806, une messe solennelle dont la musique funèbre a été exécutée avec un empressement digne de recon-

noissance par le corps de M. M. les Symphonistes de la Garde militaire de Linz, sous la direction de leur digne chef M. Steinhauser. C'est avant la cérémonie religieuse, que le Premier Médecin des Armées a fait à ses collègues et à ses collaborateurs, une Allocution que le cœur seul pouvoit se permettre, en famille, avec l'abandon qu'excuse la brièveté du tems et que commandoit le sentiment d'une douleur profonde.

A la demande unanime des officiers de santé militaires que l'intérêt du service ou divers ordres de marche avoient réunis à Linz, ces notices sont livrées à l'impression, afin qu'elles soient connues des officiers de santé qui n'ont pu assister à la réunion et qu'elles servent à la consolation des familles de ceux qui comptent parmi les victimes d'un zèle exemplaire, ou d'événemens malheureux qu'ils n'avoient pu prévoir!

C O S T E.



MESSIEURS!

LORSQUE la modération, la plus solennelle apologie du triomphe et l'attribut le plus noble de la force, a donné à l'Allemagne, une paix que la raison et la politique se sont empressées d'accepter avec reconnaissance, Nous, qui avons partagé les fatigues de cette campagne pénible, mémorable et glorieuse, Nous, du milieu desquels plusieurs chirurgiens se sont élancés au champ de bataille, où on les a vus payer de leur vie les secours qu'ils portoient aux combatans ; ... Nous sommes les seuls pour qui il ne seroit pas exact de dire que la guerre est terminée.

Si nous avons le bonheur de féliciter le peuple dont nous sommes redevenus les amis, après avoir éprouvé, de sa part,

route la bien-veillance de l'hospitalité, à l'époque même où nous franchissions son territoire par droit de conquête; si nous jouissons de voir avec quelle loyale et germanique franchise ce bon peuple chérit son Empereur, et admire le nôtre, ... la perspective d'être bientôt rendus à nos affections domestiques n'est-elle pas troublée, chaque jour, par la présence et l'importunité des ennemis contre les quels nous n'avons ni le pouvoir, ni le tems de nous tenir en garde.

Notre devoir ne nous commande-t-il pas encore, Messieurs, de sauver les autres du danger avant même de nous occuper de celui qui nous menace? Chaque hôpital est un champ de bataille pour l'officier de santé des armées. Dans chaque salle, il trouve de nouveaux périls; chaque lit exhale son miasme; chaque malade rapproche du médecin qui lui donne des soins, le sort auquel celui-ci cherche à le soustraire.

Quel est, Messieurs, quel est, depuis

trois mois , en comparaison du nombre de nos collaborateurs dont nous avons à regretter la perte , quel est le nombre de ceux dont la santé ait résisté à toutes les influences délétères au milieu des quelles ils ont eu à vivre ? Certes , la seconde liste seroit bien inférieure à la première. Et nous avons la douleur de voir celle-ci se grossir chaque jour ! Il n'est pas un de nous qui n'attende avec impatience le moment où il connoitra le sort de l'ami qu'il a laissé malade ; et , trop souvent , hélas ! après l'avoir reconnu , nous avons à regretter le temps de nos incertitudes et de nos perplexités.

Encore , Messieurs , si nos collaborateurs ne périssoient que victimes immédiates de leur zèle et de leur imperturbable attachement à leurs fonctions , le souvenir du prix attaché à un généreux dévouement , contribueroit à consoler leurs familles. Elles sentiroient que les larmes des gens de bien , rare et franche expression de leurs regrets et de leur estime , honorent la mémoire de ceux qui s'en sont rendus dignes. Ces té-

moignages serviroient d'encouragement à ceux qui parcourent encore la même carrière de devoirs.

Mais, O souvenirs affreux ! l'un épuisé de fatigues, se propose, en vain, de trouver quelques heures de repos dans la grange abandonnée que le crépuscule du soir offre à peine à sa vue, entre Maria-Zell et Lihenfeld. Le pharmacien de troisième classe *Lescallier* s'y croit en sûreté. Le malheureux s'y endort, accablé sous le poids de la lassitude. Il s'y endort au moment qu'une main sacrilège y va secouer, non pas le flambeau de Bellone, mais la torche du crime. En un clin d'oeil, l'asile devient le bucher funèbre de ceux qui s'y sont réfugiés ; en un instant, les cendres de *Lescallier* se trouvent confondues avec celles des animaux, convoités en vain par la rapacité et la scélératesse. *Lescallier* n'étoit pas ancien au service. La douceur de son caractère, son exactitude et sa bonne conduite au camp de Bruges, l'avoient fait appeler à la grande Armée.

Etrange et fatale destinée assurément!

Mais quelles expressions employer pour rendre toute l'horreur de la fin tragique de *Levert* l'aîné, chirurgien-major du 10^e. R^g. de Hussards!

C'est par respect pour votre douleur profonde, O mon cher et honorable collègue, que je débute par le trait perçant qui, je ne crains pas de le dire, vous a porté une atteinte plus terrible encore que la perte de votre propre frère!

L'âge de *M. Percy*, l'aîné, pouvoit, sans doute, lui promettre encore bien des années. C'est malgré moi que son zèle lui dicta de continuer un service plus que périlleux pour un homme dont la poitrine étoit déjà gravement affectée. J'insistai pour qu'il portât quelque relache dans ses travaux. Très-éloigné de vous, mon cher collègue, par le genre et l'étendue des connaissances, qu'il n'avoit pas été appelé à acquérir d'aussi bonne heure, *M. Percy* vou-

loit, au moins par son exactitude, son zèle et son dévouement, se rapprocher d'un frère qui le traitoit toujours comme son aîné, et pour lequel il a eu lui-même constamment la déférence, je ne crains pas de le dire, le respect, que commandent moins le grade, que les qualités qui le justifient et l'honorent.

Nous avons tous partagé le chagrin que vous a causé sa mort prématurée : mais c'est un évènement qui n'a pu étonner aucun de nous. Toutes les conditions de l'incurabilité s'étoient accumulées sur sa tête; elles avoient environné sa personne. L'insalubrité d'Arbeitshaus, l'encombrement des blessés confiés à ses soins, les sollicitudes, les démarches multipliées pour leur procurer les secours les moins indispensables... votre absence... je m'arrête :... je vous distrais d'un souvenir bien cher, pour vous plonger dans un autre bien autrement cruel, par la comparaison des âges, de la perspective de fortune, de réputation, d'avancement.

Mes apostrophes sont vives, elles sont peut-être brusques : c'est qu'elles se rapprochent, elles se précipitent comme mes affections et mes sentimens. O bon et trop malheureux jeune homme ! lorsque ton premier chef, lorsque ton illustre maître, lorsque celui qui guida tes premiers pas dans la carrière que tu parcours à sa satisfaction et à la nôtre, lorsque celui que tu tîmes à considérer comme un second père et qui t'honore du titre d'ami, reçut la fatale nouvelle d'Augsbourg, j'ai joui des témoignages de piété filiale que tu lui prodiguas. Tu as été pour lui, dans cette occasion délicate, la première et la plus efficace des consolations.

Pouvois-tu malheureux, hélas ! mille fois malheureux frère, t'attendre à être payé sitôt d'une réciprocité aussi complète ! C'est dans les bontés, c'est dans les soins, c'est dans la tendre et bien paternelle affection de ton chef, c'est dans sa propre douleur pour le même objet, que tu as recueilli la plénitude des consolations que

ton état eut arraché aux cœurs le plus insensibles... hé! mon ami, les nôtres, ceux de tous tes camarades, ont-ils pu avoir d'autre expression? n'avons-nous pas tous reconnu la juste application de tes vifs regrets? n'avons-nous pas tous approuvé ces torrens de larmes si légitimes, si naturelles, si dues? n'y avons-nous pas mêlé les nôtres? n'avons-nous pas laissé éclater cette indignation dont il est impossible de se défendre, en songeant qu'un homme de bien, qu'un homme précieux par ses connaissances et par ses talens, comme par la douceur et l'amabilité de son caractère; que cet homme, que son aisance mettoit au dessus de la foible retribution attachée à son office; que cet homme que, de concert avec le régiment distingué qui l'apprécioit et l'affectionnoit, nous avions, pour ainsi dire, forcé de reprendre un poste dont un désagrément totalement étranger au chef et aux officiers du corps, l'avoit engagé à se démettre; que cet homme, après avoir rendu le plus grands services dans toute cette campagne, et particulièrement à Au-

Cerlitz, . . . périsse en un instant, en pleine
 paix, à cent pas de son quartier, sous les
 poignards de vils et infâmes assassins ! je
 n'ai pas le courage d'achever. . . . Ah !
 détournons les yeux d'un tableau aussi horri-
 ble . . . brisons en l'esquisse ! Ne demandons le
 nom du lieu où s'est commis un crime aussi
 atroce, que lorsque la justice, qui y doit
 faire exécuter la loi commune à toutes les
 nations, aura vengé la sureté publique et
 le droit de gens si outrageusement violé.
 Sans doute ce tribunal n'attendra pas que
 la dignité de notre gouvernement réclame
 une juste et nécessaire réparation.

Quoique nous n'ayions eu connoissance
 que depuis six jours, du meurtre commis
 sur la personne de *Levert* et d'un officier
 de son régiment, c'est le dimanche 12. jan-
 vier qu'a eu lieu cet affreux événement.
 Quelle désolation il va porter au sein de
 l'honnête et respectable maison dans laquel-
 le notre collaborateur prit naissance à Metz !

Le père de M. M. *Levert*, qui y pro-

fesse depuis long-temps la chirurgie, jouit, à la ville et à la campagne, d'une réputation de talens et de délicatesse si méritée, que l'opinion même de ses pairs justifie celle du public.

Levert l'aîné n'avoit pu prendre les habitudes d'une conduite décente et les principes de son art, à une meilleure école qu'à celle de son père.

Mais ce fût à l'hôpital militaire d'instruction de Metz qu'il s'éleva à de plus hautes conceptions : c'est là qu'il étudia sous d'excellens maîtres toutes les parties de la médecine, qu'il s'imbut des vrais principes du service de santé militaire ; principes qu'il distingueront toujours spécialement ceux qui ont eu l'avantage de les puiser, à temps, dans ces sources pures. La prévention a pu les fermer provisoirement ; mais la GRANDE AUTORITÉ éclairée par l'expérience des besoins, n'hésitera pas de les r'ouvrir un jour, et pour toujours !

Levert, qui s'étoit déjà distingué à l'armée du Rhin, fut appelé par son ancien chef, l'Inspecteur Général *Percy*, à celle des Côtes de l'Océan, à la fin de l'an XII. Long - temps il y fut chargé à S. Omer, de l'hôpital militaire le plus important, celui du collège anglois. Devenu chirurgien - major du 10^e. régiment de hussards, il se plut à continuer le service de cet hôpital. Il s'en acquitta avec un zèle digne d'éloges. Nous n'avons pu oublier l'étude plus particulière qu'il y fit des maladies vénériennes, ainsi que de toutes les méthodes et de tous les moyens de traitement qu'on y a adaptés jusqu'ici. Ses manuscrits doivent contenir des tables de comparaison très intéressantes, parcequ'il les rédigeoit, chaque jour, avec autant de vérité que d'exactitude, et qu'il avoit soin de les tenir dans un grand ordre.

M. *Levert* avoit obtenu à l'école de Paris, en 1803, le titre de Docteur en médecine. Il publia, à cette occasion, une dissertation fort intéressante sur *la nécessité et*

les avantages des saignées locales. J'engage ceux qui ne la connoïtroient pas à se la procurer.

Le dessein de M. *Levert* étoit de s'établir à S. Omer et d'y exercer concurremment la médecine et la chirurgie. Il s'étoit acquis dans cette ville, pendant notre séjour, une fort bonne réputation; et, ce qui n'est pas moins précieux, des amis solides. Combien ils seront cruellement déçus dans la perspective dont il jouissoient de le posséder bientôt à ce double titre!

Encore un mot sur la personne et sur le caractère de celui à qui nous rendons les derniers devoirs. Acquittons envers lui le devoir de la justice,

M. *Levert* par suite de l'esprit acquis dans les hôpitaux d'instruction, ne souffroit qu'impatiemment les apparences même de l'insubordination. L'habitude contraire lui avoit parue si naturelle, lorsqu'il avoit exercé les emplois inférieurs!

Sa modestie cependant alloit quelquefois jusqu'à la timidité. Dans la discussion, il levoit frequemment les yeux au ciel, et alternativement il cherchoit à lire, dans les yeux de l'interlocuteur, ses sentimens; puis il hésitoit pour opposer des objections... Il cherchoit, en quelque sorte, dans le cercle, quelque appui; et néanmoins le parti de la vérité ou réelle, ou crue telle par lui, étoit toujours celui auquel il se rallioit et se rangeoit définitivement.

On allège, Messieurs, l'oppression de la douleur, en s'entretenant des bonnes qualités des amis qu'on regrette.

Je n'ai plus qu'un trait qu'il m'est impossible de passer sous silence... il appartient à la générosité de son ame.

Quel est celui de nous, qui, n'en étant pas prévenu, se fût douté que ces deux frères si étroitement unis, que ces deux frères qui justifioient si bien la sentence du Psalmiste! *Ecce quam bonum et quam ju-*

cundum habitare fratres in unum! n'appar-
 tenoient pas à la même mère? Celui qui
 nous reste, n'avoit pas les avantages
 de fortune dont son aîné jouissoit. Eh
 bien! il y a quelques années que, sortant
 d'un profond recueillement, qu'on avoit dû
 prendre pour une forte distraction, l'hom-
 me dont l'assassinat laisse le reste de sa for-
 tune à son frère, s'écria: „Non, cela ne
 „peut durer plus long-temps; je suis hon-
 „teux d'être, dans la famille, le riche ex-
 „clusif. Mon frère, il faut que tu ac-
 „ceptes la moitié de mon bien, dont je te
 „fais présent!“

Et c'est l'homme de ce caractère que le
 destin reservoit à périr sous les poignards!
 O décrets de la providence, incompréhen-
 sibles aux mortels! Aurions-nous la foiblesse
 ou l'audace de nous livrer à l'imprécation
 du poëte: *Sollicitor nullos esse putare deos!*
 Non, nous nous écrierons avec l'Apôtre:
O altitudo! quam incomprehensibilia sunt judi-
cia tua! Nous humilierons nos têtes orgueil-
 leuses, devant celui dont la grandeur éclipse

toutes les gloires et toutes les sagesse du monde . . . et nous croirons encore , O mes amis , que la vertu n'est pas un vain nom !

An temps où chacun pouvoir suivre dans le choix d'un état celui auquel son caractère et ses inclinations l'appeloient , M. *Percy* l'aîné , doué de moeurs douces et d'un naturel paisible , tourna ses vues du côté de l'église . . . L'ecclésiastique séculier étant encore distrait par des soins qui le rapprochent de la multitude , le cloître offroit à M. P. une manière de vivre plus conforme à ses goûts. Il entra chez les Bernardins ; il y fut promu aux ordres sacrés : mais les connoissances d'agriculture qu'il avoit apportées dans sa maison , le firent appeler contre son gré , au maniement des affaires de l'Abbaye. Bientôt ses conseils devinrent essentiels aux intérêts de ses confrères , et il fut élu Prieur. A la révolution , obligé de quitter son habit , il n'imita pas les hommes pusillanimes qui renoncèrent à leurs vœux ecclésiastiques , il fut porté par acclamation à une cure.

Mais, vous le savez, Messieurs, à cette époque de honteuse mémoire, toute la religion ne devoit être que le prétendu patriotisme. On choisissoit un pasteur pour qu'il obéit servilement aux caprices de brebis égarées, ou insensées qui prétendoient à la conduite du troupeau.

M. *Percy* ne pouvoit composer ainsi avec l'extravagance. Long-temps après, dans le dernier hiver que nous passames à S. Omer, un bel esprit s'égayoit et avoit ja prétention d'égayer le cercle, aux dépens de S. Bernard... il le peignoit seulement comme un moine fanatique et furieux, qui avoit mis l'Europe et l'Asie en feu. M. *Percy*, modestement assis dans l'angle du sallon, laissa le discoureur s'épandre à volonté, mais au moment où la mémoire de celui-ci ne fournissoit plus, au moment où qui que ce soit ne payoit du moindre sourire les anecdotes ni la répétion de toutes les épigrammes lancées contre le fondateur de son ancien ordre, „Avez vous étudié avec soin, Monsieur, dit-il au dis-

coureur, avez-vous examiné à fonds, de sens-
 froid et d'après les règles d'une saine et
 judicieuse critique, l'histoire de l'homme
 dont vous venez de nous présenter un si
 affreux portrait? Permettez que je vous
 rappelle ce qui peut-être le justifieroit un
 peu à vos yeux des reproches que vous pro-
 diguez à sa mémoire. Auriez-vous assez
 peu de générosité pour rejeter sur un seul
 homme ce qui fut conforme à l'esprit du
 siècle où il vivoit? — Ensuite, repre-
 nant de plus haut les élémens des causes
 qui avoient conduit la plus grande partie
 de l'Europe aux Croisades, l'enchaînement
 des intérêts politiques auxquels ceux de la
 religion n'ont que trop souvent servi de
 prétextes, — il conduisit, avec beaucoup
 d'ordre et de précision dans les dates, avec
 l'impartialité la plus franche, non seule-
 ment les assistans, mais le bel esprit lui-
 même, à convenir que ces Albigeois, dont
 nos *tolérans jacobins* avoient fait des mar-
 tyrs respectables, n'avoient été que les
chauffeurs du temps; que ce tendre, trop
 tendre et certainement trop malheureux

Abailard n'avoit pas toujours eu dans ses discussions théologiques, la douceur érotique qui l'a immortalisé. Mais je m'égarer . . . A l'époque dont nous parlions, M. *Percy*, pressé entre les fureurs de la sottise et sa conscience, préféra d'obéir à celle-ci. Il n'hésita pas d'abdiquer des fonctions qu'il n'étoit plus possible d'exercer avec honneur. Mais l'abdication seule rendoit suspect celui qui avoit le courage de s'y résoudre, et de la qualification de suspect, à l'emprisonnement . . . à l'échafaud . . . il n'y avoit qu'un pas. M. *Percy* qui, dans son prieuré, avoit souvent pratiqué la médecine et la chirurgie des pauvres, d'après des instructions dont des personnes charitables n'ont que trop souvent abusé, crut qu'avant de chercher aux armées, un asile, comme officier de santé, il étoit nécessaire de recourir à de meilleurs rudimens. Il apprit l'anatomie : il se forma particulièrement à la pratique des opérations les plus usitées. Sa dextérité naturelle, son grand désir de se rendre utile, les leçons efficaces du maître que la nature lui avoit indiqué,

quirent bientôt de lui, non pas un chirurgien transcendant, (ce ne fut pas sa préention) mais un praticien très précieux au service de nos hôpitaux. Son exactitude et sa vigilance s'y firent remarquer, et jamais il ne laissa un malade confié à ses soins sans la consolation qui adoucit au moins les maux que les plus habiles ne guérissent pas toujours.

Placé, à titre de récompense, à la citadelle de Strasbourg, M. *Percy* y fût le père de *conscrits*, il y fût l'ange tutélaire des *vétérans*. Il y eut conservé long-temps une vie utile à sa patrie; mais forcé de renoncer aux habitudes de sa retraite, livré à des marches trop rapides, à des fatigues trop au dessus de ses moyens, il a dû succomber sous les efforts de son zèle, et empoisonner ainsi, presque dès le début, les jouissances que son frère devoit retrouver, à chaque pas, sur l'ancien théâtre de ses succès.

Si la mort de M. *Percy* est en quelque

sorte excusable au tribunal de la physique, qui pourroit se familiariser avec le souvenir de celle de *M. Piel*? *M. Piel*, dont l'âge encore peu avancé, en comparaison du nombre de ses années de service, tant en Corse que sur nos côtes, *M. Piel*, chez qui la plus forte et la plus belle structure, chez qui les formes les plus faciles et les plus agréables, annonçoient une brillante santé, *M. Piel*, à qui elles sembloient présager une longue et heureuse vieillesse, a disparu du milieu de nous!

Quinze jours de service pénible à l'hôpital militaire de l'académie Joséphine, à Vienne, au milieu des exhalaisons de tout genre contre les quelles son humanité et son courage ne lui permirent jamais de se prémunir, l'investissent et l'imprègnent d'une fièvre pernicieuse au plus haut degré. De quelle hauteur immense ce colosse de santé s'est vû précipiter dans l'abîme! Au 7.^e, au 14.^e jour encore, la force vitale innée chez lui donna l'espoir de dompter les symptômes les plus effrayans . . .

Des alternatives de raison et de connaissance, mille fois plus affreuses que le délire, lui ménagent la perspective du sort funeste qui l'attend ! Ah ! si les soins les plus affectueux, si le tendre intérêt que nous avions tous voués à ce Chirurgien-major, aimable, habile, estimable, à cet excellent père de famille, eussent pu conserver ses jours ! Vaine illusion ! Sa femme et ses enfans sont plongés aujourd'hui dans le deuil ! ils regrettent de n'avoir pû mêler leurs larmes à celles dont nous avons arrosé son honorable tombeau !

M. *Pinot*, ancien chirurgien-major au Régiment *mestre de camp, cavalerie*, est un nouvel exemple de la même fatalité. Celui-ci, âgé d'un peu moins de 44 ans, portoit le système musculaire le plus fortement prononcé et tous les indices d'une excellente et robuste constitution, telle que la Bourgogne, où il avoit pris naissance, en produit encore. Mais Hercule lui-même fut-il inaccessible aux affections de l'ame ? Lorsque M. le Maréchal *Mortier*

partit pour son expédition d'Hanovre, S. E. voulut donner à M. *Pinot* une marque d'estime en le désignant comme chirurgien en chef de son armée. M. *Pinot* qui, depuis cette nomination provisoire, n'avoit cessé d'exercer les fonctions de chef, en avoit probablement touché le traitement. Mais pour une ame comme la sienne, le titre ministeriel eut prévalu à la rétribution pécuniaire. Les amis de M. *Pinot*, s'étoient apperçus plus d'une fois, du sentiment pénible que renouvelloit souvent, chez lui, le souvenir de ce contraste inexplicable. L'aigle de la Légion d'honneur manquoit encore à ses vœux, et M. *Pinot* s'étoit persuadé que ce qu'on lui refusoit en grade, étoit la cause de ce qu'il avoit à regretter de ne pas obtenir en décoration !

Cependant ce chirurgien expérimenté et certainement plus zélé que personne, n'a négligé rien de ce qui pouvoit lui concilier le suffrage de ses collègues qu'il a obtenu, ni l'attachement de ses subordonnés qui tous s'empressent de le proclamer !

A la bataille d'Austerlitz, M. *Pinot* fut
 un des principaux Lieutenans de la grande
 importante chirurgie que présidoit l'In-
 specteur général *Percy*.

C'est dans les Hôpitaux de Brünn dont
 la surveillance lui fut ensuite confiée, sur-
 veillance qu'il exerçoit plus d'une fois par
 jour, et avec les détails sans lesquels elle
 est toujours insuffisante, qu'il contracta la
 fièvre *adynamique* à la quelle il vint de
 succomber, digne et d'un meilleur sort et
 des sentimens que nous conserverons pour
 sa mémoire!

M. *Pinot* avoit pris son institution à l'hô-
 pital Me. d'instruction de Metz. Auteur d'une
 bonne dissertation sur *l'hydropisie de l'ovaire*
 et de plusieurs observations sur des faits
 de chirurgie, il avoit reçu de l'Académie
 des Sciences de Göttingen un diplôme ho-
 norable d'association.

Ajoutons que M. le Mal. Bernadotte qui
 avoit continué à M. *Pinot* la confiance et

les bontés dont l'avoit honoré M. le Marquis de Mortier, a été très sensible à la perte de cet officier de santé.

Monsieur *Mortreux*, chirurgien aide-major au 4^e. R^t. d'Hussards! Que ce foible gage de considération donné à la mémoire d'un oncle qui vous affectionnoit puisse contribuer à vous dédommager de l'avoir perdu! Continuez, Monsieur, à suivre les traces de zèle et de vertu, dont il vous a laissé l'exemple! Vous serez digne de lui succéder dans notre estime!

Insérons honorablement dans cette liste trop fatale le vigilant et infatigable Ganderaz, chirurgien-major du 14^e. R^t. de Dragons. Celui-ci blessé sur le champ de bataille à Nordlingen, est mort à Ulm, des suites de sa blessure. Nous n'en avons pas d'autres détails. Mais nous nous ressouvenons de bons services de cet officier de santé aux armées des Pyrennées, de son ardeur pour l'instruction et nous ne devons pas oublier la considération qu'il s'étoit justement acquise, même dans le cours de ses études à Toulouse. (a)

A Vienne, il a été un moment où plus
vingt Officiers de santé de toutes pro-
fessions et de tous grades donnoient à la
fois les plus vives allarmes, Nus n'avons
certitude d'avoir perdu que M. *Peuliard*
Lieut. S. a. au 3^e. Bon. du train d'artillerie.

M. *Steinbrenner*, du même grade à la
suite du même corps, et M. *Couraud* Sousai-
de d'ambulance au Quartier Gal. sont morts
l'un et l'autre dans les hôpitaux de Brünn
où ils s'étoient excédés de fatigues.

A Gratz, on a infiniment regretté le
Chirurgien sous-aide *Julien*, du 48^e. Régi-
ment d'infanterie de ligne, qui avoit donné
de grandes preuves d'un zèle éclairé.

Notre liste funèbre s'augmente encore
au nom d'un des doyens du service de santé
militaire. M. *Martin*, Chirurgien-major du
régiment de Bourgogne, Cavalerie, long-
temps avant la révolution, s'étoit acquis
par sa conduite et par son excellente édu-
cation, un grand degré de considération

parmi les officiers de son corps. Ses talens le lui avoient ménagé parmi ses confrères... Lorsqu'il fut question *d'émigrer*, M. *Martin* ne balança point entre les sollicitations de l'amitié et la confiance du Régiment. Il resta à son poste. C'est avec son ancien corps, devenu le 25^e. de Dragons, qu'il a fait toutes les campagnes de la guerre précédente. Il étoit juste qu'il comptât dans la légion d'honneur et l'Empereur lui en avoit donné la décoration. Ses infirmités, son âge et tout ce que M. *Martin* a eu à souffrir dans cette campagne ne lui ont pas permis d'en jouir aussi long-temps que le bien du service l'eut voulu.

M. *Gayot*, chirurgien aide-major au 3^e. Bon. du train d'artillerie étoit encore jeune; mais sa mauvaise santé, les chagrins dont il étoit tourmenté auroient dû le dissuader d'entreprendre une campagne au dessus de ses forces physiques. Combien seront à plaindre et à secourir la femme et les enfans de M. *Gayot*!

M. *Besson*, chirurgien aide-major au 1^{er} Régiment des Dragons à été tué sur le champ de bataille au combat de Vertin, le 10 Brumaire. Les regrets du Régiment auquel appartenait M. *Besson* prouvent et les services que cet officier de santé avoit rendus, et ceux qu'on en espéroit encore.

M. *Valdivieso*, Chir. a. m. du 35^e Régiment d'inf., Docteur en chirurgie de l'université de Turin, sujet de mérite, a trouvé son tombeau à Munich, aussi dans le commencement de Brumaire.

Il n'est pas jusqu'aux voyages même ceux qui accompagnent les évacuations de malades, qui ne comportent leur danger. Ainsi a terminé sa vie *Tratignon* chirurgien sous-aide, à Landshut. Ainsi *Be...*, autre chirurgien du même grade et d'une brillante santé vient de périr, au même endroit, au moment où il y déposoit une évacuation de malades Russes qu'il avoit été chargé d'y accompagner de Braunau.

Les Russes ont des habitudes qui doivent

nous rendre très circonspects dans les soins que l'humanité réclame en leur faveur. Nous ne nous rapprocherions pas d'eux aussi impunément, ni aussi long-temps, qu'il leur est permis de vivre entr'eux, pour ainsi dire, en contact immédiat.

Je vous fais part, Messieurs, d'un passage de la lettre que nous reçumes avant-hier, M. *Percy* et moi, du Médecin Principal envoyé à Braunau, pour constater la nature de l'épidémie qui y regnoit. Il est de nature à vous être transmis et sans doute vous le jugerez de nature à n'être pas oublié.

„La diététique de ces militaires (c'est
 „M. *Duval* qui parle) paroît disposer leur
 „constitution à des émanations extrême-
 „ment actives, pénétrantes et à *soutenir im-*
 „punément un air vicié. Les lumières pla-
 „cées, la nuit, dans les chambres où ces
 „prisonniers étoient détenus, ne tarديوient
 „pas à s'éteindre. C'est un fait constaté
 „par les autorités les plus respectables
 „par nos collègues, vérifié surtout par
 le

de Gal. *Lommet*, Gouverneur de la place de Braunau, physicien très distingué et habitué à observer avec les yeux de la science, les phénomènes de la nature.“

Il faut, Messieurs, que les miasmes qui ont agi plus particulièrement sur les chirurgiens, sur les médecins, et sur les pharmaciens de troisième classe, soient de nature bien expansive, puisqu'ils n'ont pas épargné les autres pharmaciens, bien moins immédiatement exposés à leur influence. Je parle des chefs de service dont le ministère ne s'exerce que rarement dans les salles de malades ou de blessés. Cependant le pharmacien de première classe, *Hégo*, fils d'un de nos anciens collègues au Conseil de santé, homme assez robuste, et de 40 à 45 ans au plus, à payé aussi, à Augsbourg, du prix de sa vie le dévouement avec lequel il avoit demandé à faire cette campagne. A l'époque où nous montâmes nos canonnières à Boulogne, je n'aurois pas consenti à ce qu'il fut de la traverser; et mon honorable collègue *Parmentier*

avoit sanctionné cette défense. Les mêmes objections ne pûrent être faites à M. *Hégo*, pour une campagne dont on étoit loin de présumer que la capitale de l'Autriche seroit le terme modéré. Plaignez sincèrement, Messieurs, la digne épouse d'*Hégo* à qui il a laissé, pour tout bien, deux enfans très intéressans, mais en bas age. A quel sort seroient-ils réservé, ces enfans infortunés, si la justice du gouvernement n'étoit faite pour nous rassurer; si les veuves de nos collaborateurs ne partageoient pas l'espoir des veuves de militaires? Puissent la bonne, la tendre sœur d'*Hégo* qui, servira de seconde mère à ces orphelins, retrouver un jour, dans ces lignes, le témoignage de la douleur que me donne celle dont elle sera pénétrée!

Puissent encore les si bons et si honnêtes parens du malheureux *Bousenart*, aussi connus et aussi estimés de mon collègue que de moi, rencontrer quelque consolation dans la part que nous avons prise à sa perte! Il venoit d'expirer à S. Pœlten,

de ce mois, au moment où nous étions surpris de ne le pas trouver à notre rencontre ! *Boussenart*, très jeune encore, mais doué de toute la force de l'adolescence prononcée, chirurgien de 3^e. classe, presque sans expérience que celle ébauchée dans les hôpitaux militaires de S. Omer, *Boussenart* étoit trouvé à S. Pœlten, seul officier de santé, dans des circonstances difficiles où l'affluence des malades et des blessés exigeoit qu'on y format des établissemens d'urgence. Il avoit mis dans ses procédés, dans ses demandes, une telle prudence, une telle présence d'esprit, un tel ordre ; ses efforts avoient été couronnés d'un tel succès auprès de toutes les autorités, que je dûs, à cette occasion, le louer publiquement d'avoir fait ce qui auroit honoré un homme de plus d'années de service que *Boussenart* n'en comptoit d'âge.

Pauvre *Boussenart* ! un sentiment pénible m'opresse. . . N'est-il, parmi nous, personne dont la conscience ne lui reproche de t'avoir méconnu ? Que ton ombre re-

goive les derniers adieux de celui qui eut
joui de te voir, un jour, ce que tu étois
destiné à devenir!

Au milieu des matériaux qui affluent
dans ce triste drame, comment observer
d'autre unité que celle du malheur? Quels
sont les lieux et les tems qui en ayant été
exceptés pour nous? Le Leck, le Necker,
l'Inn, l'Ens, l'Aeslen, la Salza et ce ter-
rible et majestueux Danube,

Ce Danube inconstant

Qui tantôt catholique et tantôt protestant

Sert Rome et Luther de son onde,

Ce dernier fleuve surtout traversé tant de fois
par la Grande Armée, avec tant d'intrépidité,
alors même que des pilotis à moitié consu-
més par les flammes, trembloient sous nos
pas ... quelle est celle de leurs rives qui
ne recèle les dépouilles mortelles de quel-
qu'un de nos amis?

Vous devez vous appercevoir, Mes-
sieurs, que, dans ces notices éparses, la
topographie et la chronologie sont trop
souvent sacrifiées au sentiment. Nos dé-

astres se sont étendus à un si vaste horizon ! Et dans un si court espace de tems l'Empereur nous a fait compter par la grandeur et la nombre des évènements inattendus, tant de siècles !

Honneur à la mémoire de M. *Salès* pharmacien de 3^e. classe, élevé de notre école de Strasbourg ! Il a puisé les causes de sa mort dans les hôpitaux de Brünn très-salubres après la bataille d'Austerlitz. *Salès* est regretté de tous ceux qui ont eu des relations avec lui. Il fut un excellent camarade, un ami sûr. Ses connoissances en histoire naturelle étoient étendues. Il s'étoit particulièrement adonné à la botanique et une rare modestie ajoutoit à son mérite.

Poulin, le médecin qui, à Augsbourg, avoit donné au frère de M. *Percy*, des soins infructueux, avoit aspiré au même foyer, à l'hôpital d'Arbeitshaus, l'infection à laquelle on a cru qu'il avoit succombé dès le premier jour. Mais *Poulin*, dans la vigueur de l'âge, *Poulin* dont l'ame trempée de force,

d'énergie et de courage, croyoit pouvoir braver impunément tout ce que le commun des hommes redoute, *Poulin*, qui m'avoit prié de lui procurer *la satisfaction de contempler la peste, face à face*, (je me sers de son expression et je m'abstiens de la caractériser) *Poulin* qui, à S. Domingue, n'avoit pas hésité de se revêtir de la dépouille d'un des ses amis, mort de fièvre jaune, et qui la portoit, comme Hercule la peau du lion de Némée... *Poulin* ne se sera pas déterminé à se mettre au lit comme malade, mais il aura éprouvé l'impossibilité d'en sortir... Et c'est ainsi que sa maladie, déjà avancée, n'aura compté que cinq jours, à dater de celui où l'affaissement mortel s'étoit déjà emparé de lui.

Poulin devoit mourir comme il avoit vécu, sans transition d'un acte de la vie à l'autre... chacun de ses jours étant indépendant de la veille et sans projets pour le lendemain. Tel fut, au milieu de la société, dont il avoit observé et étudié les usages, sans avoir pû les adopter, cet enfant de l'air

ature, dont l'extérieur annonçoit le caractère indépendant . . . Entendez, Messieurs, indépendant pour lui même seulement, c. d. que son opinion étoit *sienna*, et qu'il ne vouloit ni ne ne savoit la subordonner qu'à la démonstration de la vérité et de l'évidence.

Mais *Poulin* ne se chargea jamais d'aucune fonction, sans la certitude de la remplir pour le plus grand avantage de ceux qui en étoient l'objet. Il s'affectionnoit ses malades . . . Il se fût privé du nécessaire pour leur procurer quelque soulagement.

Ses questions étoient directes, toujours essentielles, toujours positives, et sa détermination prompte et sûre. Au lit du malade inquiet ou effrayé, lorsqu'un pronostic favorable sortoit de sa bouche d'un ton tranchant, c'étoit le mot de l'Oracle . . . et la confiance s'attachoit à sa parole . . . et le succès la justifioit.

Roussel, médecin principal du 5^e. corps de la Grande Armée, l'un des plus anciens et des meilleurs médecins militaires fût d'un caractère absolument opposé à celui de *Poulin*. Celui-ci étoit né en Bourgogne; L'autre, dans le pays de Caux . . . et ce n'est pas sans raison que nos anciens maîtres avoient déjà remarqué que les qualités de l'esprit sont souvent la suite des températures endémiques. *Quod animi mores corporis temperamenta sequantur.*

Roussel, naturellement doux et maintenu tel par sa première et sa seconde éducation, *Roussel* doué d'une ame réfléchie et d'un jugement exercé, observateur et habitué à se rendre raison de tout, ne fut dans sa conduite publique ni privée, susceptible d'aucun élan, mais il ne le fût d'aucun écart. La méthode et l'ordre furent ses guides inséparables . . . mais malheureusement pour lui et pour nous qui l'avons perdu, *Roussel* ne pouvoit jamais se résoudre à croire qu'il dût exister aucune exception à règle quelconque.

Roussel avoit suivi avec une exactitude
 qui tenoit du scrupule, tous les mouve-
 mens du Quartier Général de son corps d'armée.
 C'étoit inutile de lui adresser l'ordre. *Roussel*
 trouvoit chaque matin, partout où il fal-
 loit en attendre; et qui que ce soit n'at-
 tendoit jamais ceux qu'il eut à transmettre.
 Sa surveillance d'exécution n'eut cependant
 rien de tyrannique, rien même de pédan-
 tique . . . car c'étoit toujours en mettant
 lui-même la main à l'œuvre, qu'il démon-
 stroit, avec complaisance, toutes les pos-
 sibilités, par l'acte même. Cette opiniâ-
 treté de zèle qui, pour le dire en un mot,
 étoit pour lui, comme pour le héros au-
 quel je me garderai de le comparer, le
nil actum reputans si quid superesset agendum,
 cette opiniâtreté de zèle l'avoit disposé à
 une maladie que son imperturbable *methodisme*
 avoit rendu mortelle. Il s'étoit épuisé de fati-
 gues . . . il avoit éprouvé, dans les marches,
 ces privations aux quelles ses habitudes l'a-
 voient rendu étranger. C'est dans cet état
 d'affoiblissement qu'il fut pris à Brunn d'une
 affection catharrale manifeste à tous les

yeux exercés. Mais le sentiment d'oppression qui s'y joignit, quelques *points* légèrement douloureux et totalement externes, lui parurent des indices suffisans d'une menace inflammatoire. Il voulut débiter par la saignée. Les objections de ses collègues devinrent inutiles, ou plutôt elles n'eurent pour effet que de l'engager à doubler l'émission de sang. Après l'opération l'affaissement beaucoup plus marqué eut dû dissuader d'y revenir, mais la gêne de respiration qui succéda, devint, malheureusement pour le malade, un nouveau motif d'insister sur le moyen qui l'avoit augmentée. On réitéra la saignée . . . Et elle fut encore renouvelée, lorsque le malheureux *Roussel* avoit à peine la force de la réclamer encore sans savoir ce qu'il disoit : *Je suis le maître de ma vie!* . . . Et ce médecin si réservé, auprès des autres, sur l'emploi des grands moyens lorsqu'ils pouvoient compromettre leur sûreté, n'hésite pas de trancher le fil de sa propre existence, et de se sacrifier à une illusion systématique! Le sauveur de tant de milliers de braves milita-

, devient *suicide* par système! *Sic vos*
vobis! . . .

Observez, Messieurs, la différence de ces
 caractères . . . L'un, atteint mortellement,
 croit inaccessible à la contagion! . . .
 l'autre, seulement indisposé, se procure
 la mort! Celui-ci en a envisagé toutes les
 erreurs. *Poulin* est passé de *vie à trépas*,
 sans s'en appercevoir.

Placez, Messieurs, en parallèle, la raison
 et le phlegme; la vivacité et le courage. D'un
 côté, les détails, les examens, les combi-
 naisons, les comparaisons, les analyses,
 les calculs, la méthode, l'amour de l'or-
 dre, l'esclavage de la règle . . . De l'autre,
 l'habitude de l'ensemble, l'élan de l'imagi-
 nation, la liberté, pour ne pas dire, la
 bougue du génie . . . l'enthousiasme du
 beau, du grand dans tous les genres. Le
 souvenir de *Roussel* vous rappellera un
 homme sociable, complaisant, serviable,
 un observateur exact . . . un écrivain pro-

pre à ne rien oublier, à peser impartialement les opinions, à n'émettre la sienne qu'avec réserve, mais à y persévérer avec ténacité. Tels sont les caractères du Mémoire que *Roussel* a écrit sur les Améliorations dont est susceptible le canton du *Boccale* où étoit située sa propriété. Tel est celui du fragment qu'il a publié, étant à Parme, d'un ouvrage latin, auquel il se proposoit de donner une grande étendue. Quoiqu'il nous eût fait l'honneur de nous le dédier, ma franchise ne pût lui dissimuler qu'il péchoit par le style. Mon ami avoit reconnu avec candeur ce défaut essentiel et devoit refondre son ouvrage, dans une langue qui lui fut plus familière.

A Parme, *Roussel* fut honoré de l'amitié du digne et vertueux Conseiller d'Etat M. Moreau de S. Mery. Il l'avoit été dès le tems de son *surnumérariat*, à Lille de l'estime de ce bon premier médecin Desmilleville qu'aucun de ceux qui l'ont approché, n'a pu oublier. C'est dans sa mai-

respectable, qu'on avoit déjà observé
 le *Normand*, c'étoit le nom d'amitié que
 donnoit Made. *Desmilleville*, ne sortoit
 de sa quiétude habituelle, que lorsqu'il s'a-
 gissoit des hypocrites,

Qui Curios simulant et bacchanalia vivunt.

son éloquence se montoit alors au ton de
 son ame honnête et délicate. Elle parloit
 de cœur.

Poulin fut un médecin très instruit. Il
 avoit professé la rhétorique à l'Oratoire. Il
 étoit encore un litterateur distingué. Mes-
 sieurs, je ne dis pas assez... *Poulin* fut un
 GRAND POËTE.

Cette espèce de sauvage avoit cepen-
 dant passé huit ans de sa vie, dans la mai-
 son et la société intime de Milord et de Mi-
 lady *Carnavon*. C'est là, c'est à leur belle
 compagnie, qu'il avoit puisé une telle con-
 noissance de la langue angloise, non seule-
 ment de ses principes, mais de sa prosodie,
 de sa grammaire raisonnée, qu'ayant es-
 sayé de traduire le beau *Poëme des saisons*

Thompson, il est parvenu à consom-
 mer ce grand œuvre.

Poulin y est parvenu d'une manière si brillante qu'en plaçant sa traduction en regard du texte de Thompson, on est souvent étonné de la fidélité, de l'élégance et de la précision du traducteur. Mais MM. je ne vous ai pas annoncé que cette traduction est en vers français . . . et quelquefois notre poète a été si heureux qu'il est telle des plus admirables tirades de Thompson qui, comparée aux beaux vers de *Poulin* semble perdre quelque chose de son brillant coloris.

Plût au ciel, Messieurs, que cette liste funèbre ne fut susceptible d'aucun supplément. L'étendue de la Grande Armée, l'insuffisance et l'irrégularité des communications ne nous permettent pas de nous en flatter. Il est possible que nous ne connoissions pas encore tous nos malheurs. Par exemple, si nous adoptions, sans preuves authentiques, une nouvelle qui circule depuis quelques jours à Linz nous aurions à pleurer l'un des chefs les plus distingués de la médecine. Nous aimons à croire que nous nous réjouirons

jour de l'équivoque avec notre excellent collègue *Gorcey*.

Après avoir acquitté, autant qu'il est en nous, la dette de l'estime, de l'amitié et de la reconnaissance envers ceux qui nous ont précédés dans la route de l'éternité, après avoir remercié les respectables Religieux qui nous accueillent avec une cordialité vraiment fraternelle, il nous reste, Messieurs, un devoir sacré. Les Officiers de santé dont nous avons rappelé la mémoire, ont marqué par des talens plus ou moins distingués. (On ne s'apercevroit pas de la supériorité, et tous la possédoient.) Mais comme tous ont possédé le zèle et le dévouement si nécessaire dans la carrière que nous parcourons. . . Que ceux de nous qui, comme moi, touchent au terme, restent constamment attachés aux bons Principes qu'ils n'ont cessé de professer! . . .

Que ceux qui ont connu, par expérience, les meilleures conditions de service ne désespèrent pas de les voir rétablir. Dans

cette campagne, l'extrême célérité n'eût jamais pû être compatible avec une grande perfection. J'avoue cependant que l'Empereur a plus d'une fois, et cette fois-ci surtout, résolu le problème par le fait. Mais vous n'ignorez pas qu'il s'est réservé le privilège exclusif de cette compatibilité . . .

Que les derniers venus se fassent distinguer par leur modestie, par leur application à suivre les préceptes et les exemples de leurs chefs ! *parere majoribus*. Qu'il ne se persuadent pas que la science des écoles bien moins encore les titres qu'on y obtient quelquefois de l'indulgence, suffisent à l'Officier de santé militaire. Ils le disposent à le devenir. Ils sont la condition préliminaire à son admission. Mais ce n'est que dans les hôpitaux militaires proprement dits qu'on s'initiera au service qui convient à l'homme de guerre. Et celui qui n'aura pas fait la guerre, sera toujours pour les ressources, fort en deça de celui qui aura reconnu, par lui-même, tout ce qu'on y apprend d'essentiel, pour distinguer l'inutile et le superflu de ce qui constitue les véri-

irritables et bons secours. Félicitez-vous donc, Messieurs d'avoir acquis, en moins de trois mois, l'expérience qu'on n'acquiert qu'à toujours en deux grandes campagnes!

Messieurs les Chirurgiens, Doublez votre reconnaissance envers le chef qui vous a été nommé à jouir de cet avantage. Payez, comme vous le faites, d'une vive et respectueuse affection, l'intérêt paternel dont il vous donne, chaque jour, de si touchans témoignages!

Messieurs les Pharmaciens, consolez-vous d'avoir été privés à cette armée de la présence de votre premier chef, notre respectable collègue *Parmentier*. Sa santé a été trop altérée par le séjour des Côtes pour qu'il eût pû soutenir les fatigues d'une campagne aussi pénible. Vous apprenez avec plaisir que sa santé s'est améliorée. Vous n'ignorez pas qu'il veille, comme il veillera toujours à vos intérêts et que vous êtes tous présens à son cœur, comme à sa mémoire.

M. *Bruloy* a été retenu à Augsbourg par un ordre supérieur, pour des objets de pharmacie de la plus haute importance. Ces deux motifs ont rendu mes relations avec vous, Messieurs, et plus directes et plus fréquentes. Je saisis avec empressement l'occasion de vous remercier de la confiance dont vous n'avez cessé de m'honorer.

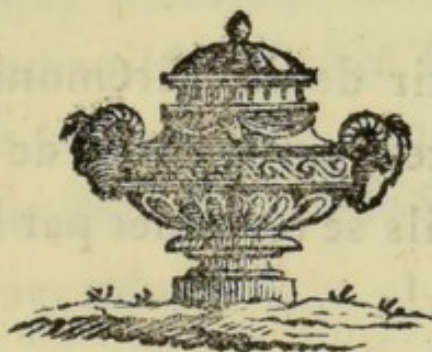
Fuyez, O mes jeunes amis, fuyez *cane pejus et angue*, les hommes à double visage. Ils en ont un pour calomnier, afin de vous engager à médire. Ils en ont un autre pour rendre vos discours et pour applaudir à ceux qu'ils savent dans l'erreur lorsque l'erreur et l'autorité habitent sous le même toit.

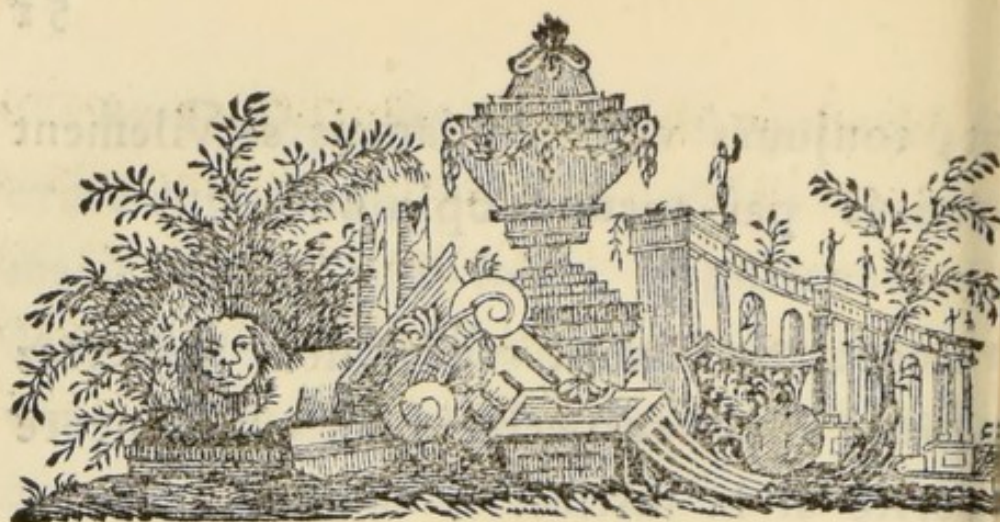
Soyez tous, je vous en conjure, soyez ce que des hommes de votre état doivent être, décens, réservés, studieux, courageux humains surtout, strictes observateurs de tout ce que veut la règle, de tout ce que comportent les convenances . . . mais avant

... toujours vrais : . . jamais servilement
 ... trisés par aucune opinion!

Respectez *Platon*, sans doute, respectez
 ... *Aristote*; Mais respectez bien plus encore
 ... érité et la justice.

A Linz, le 25. Janvier 1806.





NOTICES SUPPLÉMENTAIRES.

(a) **A**u sortir de la cérémonie, il s'est élevé des doutes sur la mort de M. *Gandratz*. Puissent-ils se terminer par la certitude de sa guérison!

Nous ne pouvons douter de celle de M. *Chapelle*, Chirurgien Sous-aide au 64^e. Régiment d'Infanterie. Le Gouvernement ne laisse pas sans récompense cet officier de santé qui a perdu une jambe à la bataille d'Austerlitz.

M. *Charlier*, Chirurgien-major du 30^e. Régiment d'Infanterie de ligne a quelques droits à des récompenses. Il a été touché par le boulet à la même affaire.

Quant à M. *Lastize*, Chirurgien - major
100e. Rég't. d'Infanterie, atteint d'une
blessure au combat de Crems, son âge et ses
mérites et longs services lui donnent la per-
spective prochaine d'une honorable retraite.

La convalescence du savant chymiste
Boudet se prononce, ainsi que celle des
médecins *Vaydi* et *Hiriart*. M. M. *Boudet*
Vaydi s'étoient immolés à Brünn, à des
fonctions qui n'étoient devenues les leurs
que par humanité. *Hiriart* le plus parfait
modèle de science, de douceur et d'abné-
gation avoit été apporté de Stokrau à Vien-
ne, presque mourant.

Brassier Médecin principal du 5^e. corps
l'intéressant *Lorentz* digne fils de celui
qui est mort médecin en chef de l'armée du
Rhin, seront rendus à un état qu'ils hono-
rent et à nos vœux les plus chers!

Puissent nos deux jeunes médecins Cor-
s, le bon *Bartoli*, et l'excellent *Stéphano-*
li, tous deux si précieux par leur savoir

et leur zèle ardent, (hélas ! leur santé étoit si brillante n'aguères !) puissent ils ne pas troubler la jouissance que nous fait éprouver la résurrection de leurs camarades à laquelle ils ont contribué par leurs soins comme par leurs conseils !

Le dévouement bien méritoire de M. *Ulliac*, ancien Chirurgien-major de plus distingués, n'aura pas, pour sa famille, les suites que d'affreuses hémophtisies nous avoient fait redouter.

Osons espérer que M. *Dugèz* Chirurgien-major du 5^e. Rég^t. de Hussards ne succombera pas à la maladie nerveuse qu'il éprouve à Vienne ; que le Gal. *Kellerman* ne donnera point de larmes à la reconnaissance ; que l'épouse et les enfans de M. *Dugèz*, ainsi que sa savante et si estimable sœur la célèbre Madame *Chapelle*, n'auront pas de nouveaux regrets à exprimer !

Enfin c'est à Linz, au milieu même de nos chagrins et de nos sollicitudes, que nous

avons eu la consolation d'observer la crise
mutaire à la quelle le docte et modeste mé-
decin *Rampont* doit la conservation de ses
jours.

Mais nous faisons, à Augsbourg, une
perte sensible dans la personne de *M. Roche*,
chirurgien-Sous a. du 5^e. Rég^t. d'artillerie;
deux autres à Vienne, celle de *M. Cazalas*,
chirurgien du 10^e. Rég^t. de Cuirassiers, et
celle de *M. Abéréri*, Pharmacien de 3^e. clas-
se. Ce jeune Tyrolien étoit entré plein de
vie et d'ardeur dans un service qui a ter-
miné sa vie en moins de trois semaines.

On nous afflige encore de la mort de
M. Dérivaux ancien chirurgien de l'armée
du Rhin. A l'appel de mon collègue, la
perspective d'une tardive promotion l'avoit
fait accourir de son département. Sa veuve et
ses quatre orphelins recevront, de la Grande
Armée, la nouvelle de leur malheur, mais
avec l'assurance du dédommagement que leur
ménagent la justice et la bienfaisance du
Gouvernement.

Chaque nouvelle *épreuve* nécessitée par la profonde ignorance d'un *Compositeur* qui ne sait pas la valeur d'un seul mot français, laissera-t-elle donc à la mort le temps de grossir ce nécrologue ?

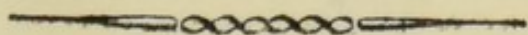
Depuis quatre jours, il eut été inutile de former des vœux pour le médecin *Faure*. La détérioration de son tempérament, d'anciens et profonds chagrins renouvelés par la dureté de ses hôtes qui font peut-être la seule, mais la plus honteuse exception à la vertu d'hospitalité si généralement répandue en Allemagne, avoient enlevé tout espoir au moment où nous avons tiré M. *Faure* de cet antre d'insensibilité pour le conduire à S. Ulric. Il y a éprouvé, au moins dans ses derniers momens, les consolations dont il avoit été privé au commencement de sa maladie. Elle n'étoit pas bien jugée, lorsque le courage imprudent de ce médecin l'engagea à reprendre ses fonctions. Forcé de les abandonner dès le lendemain, il fut plongé dans une récurrence incurable.

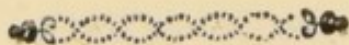
Faure étoit un médecin plein d'érudition. Ne suffiroit-il pas, pour le démontrer, de rappeler que *Vicq-d'Azur* l'avoit choisi pour un de ses collaborateurs et que pendant plus de dix ans, il consacra sa plume et ses talens à ce célèbre écrivain ?

Au moment de rendre à *Faure*, de tristes honneurs funebres, gémissons sur le sort de sa femme et de ses enfans ! Nous avons la certitude qu'en partant pour la Grande Armée, il les eut laissés en proie à la plus affreuse misère sans la générosité inépuisable des honnêtes gens à qui nous l'avions recommandé en l'envoyant à Bergues. Ils ne sauront mauvais gré de trahir le secret de la milliême partie de leur bienfaisance.

Mais aujourd'hui que j'acquiesce tous les devoirs en reconnoissance comme en reproches, je dévoue à l'admiration la plus méritée M. le Comte Pharmacien en chef de l'hôpital militaire de Bergues, et sa respectable épouse !

A Augsbourg le 17. Février 1806.





P. S.

Lorsque l'Eloge de notre collègue *Lorenz* mort, il y a six ans, à Salzbourg Médecin en chef de l'armée du Rhin fut prononcé au Conseil de santé, on y saisit l'occasion de rappeler la mémoire de plusieurs Officiers de santé des armées dont la carrière avoit été marquée par des talents et des vertus.

Celui qui s'empresse de remplir, à la Grande Armée, le même ministère, pourroit il oublier que l'Allemagne n'a pas été le tombeau exclusif de tous les collègues et amis dont nous portons encore le deuil?

Le médecin militaire de Dunkerque *Thibault*, est emporté par une fièvre d'hôpital la veille du jour où il devoit accomplir un mariage heureux et long-tems désiré. C'est dans le même temple, au même jour, à la même heure qu'officie à ses obsèques le prêtre qui s'étoit félicité de lui donner la bénédiction nuptiale!

Le bon *Macnamara*, Premier Médecin de l'armée du Centre, obtient enfin la retraite due à ses utiles et anciens services, et se propose d'en jouir à Viroflay-lez-Verailles, près d'une famille respectable dont il étoit l'ami depuis trente ans. Il ne s'y établit que pour recevoir d'elle les dernières consolations de l'amitié.

Macnamara ne fut mon aîné que d'un jour ! Mais de combien d'années son âge surpassoit celui de tous ceux dont nous déplorons la perte !

Omnes eòdem cogimur : omnium

Versatur urná, seriùs, ocyùs,

Sors exitura . . .

(*Hor. Od. L. II. 3.*)

Mais le sort du malheureux *Bécu* Premier Médecin de l'hôpital militaire de Lille, ancien Médecin en chef de l'armée du Nord et membre du Conseil de santé, n'offre-t-il pas un souvenir aussi fatal que celui de l'assassinat de *Levert* ? *Bécu* faisoit bâtir une belle maison à Lille. Après avoir donné à

diner à son architecte, il l'engage à diriger leur promenade vers les ateliers. Un orage violent les force de chercher l'abri sous une voûte dont l'éroulement sabit les étouffant avant de les écraser.

Bécu venoit d'appeler à grands cris, son fils dont la marche ne répondoit pas à l'impatience qu'il avoit de le préserver de l'orage.

C'est l'Ange du Seigneur qui rallentissoit les pas de celui qui devoit continuer à vivre.

Enfant infortuné! je prie ton second père, ton vertueux oncle, de conserver pour toi, dans un âge plus avancé, les paroles que t'adresse, du fonds de son cœur, l'amant d'un père dont tu dois chérir la mémoire.

Dans le cours de cette horrible révolution qui a tourmenté la France et l'Europe ton père avoit adopté des principes politiques qu'il ne fut jamais en moi de ne pas abhorrer. Nous n'en conservames pas moins

relations d'estime et d'amitié, parceque, chez lui, ce fut une erreur d'esprit qui n'influa jamais sur sa probité ni sur les sentimens de son cœur. Mais en soutenant des maximes qu'il croyoit favorables à l'humanité, ton père fut il totalement exempt du crime si justement attaché aux funestes conséquences que d'autres se chargèrent de mettre à exécution?

Mon ami, si LA SOUVERAINETÉ DU PEUPLE pouvoit être réduite à l'acte, si il étoit possible qu'elle fût mise en exercice, elle établiroit LA PLUS VARIABLE sans doute, mais certainement LA PLUS CRUELLE, LA PLUS INTOLERABLE DES TYRANNIES.

Profite, toute ta vie, de la terrible leçon que le ciel a voulu t'imprimer dès l'enfance. N'hésite jamais de rendre fidèlement à CAESAR ce qui est à CAESAR, et à DIEU, ce qui est à DIEU!

ce tableau d'estime et d'admiration, précédé
 par lui, ce tableau est d'admiration et d'admiration.
 au tableau est d'admiration et d'admiration.
 de son cœur. Mais en soulignant les
 maximes qu'il croyait favorables à l'homme.
 de son cœur. Mais en soulignant les
 maximes qu'il croyait favorables à l'homme.
 de son cœur. Mais en soulignant les
 maximes qu'il croyait favorables à l'homme.

Mon ami, si LA SOUVERAINETÉ
 DU PEUPLE devroit être réduite à l'état
 d'un simple objet, qu'elle soit mise en état
 d'être établie LA PLUS VARIABLE
 des choses, mais certainement LA PLUS
 VARIABLE LA PLUS INTOLÉRABLE
 DES TYRANNIES.

Proie, toute sa vie de la terrible
 que le ciel a voulu éliminer des
 terres. N'est-ce jamais de rendre à
 César ce qui est à César,
 à DIEU ce qui est à DIEU ?

